

Eloge du professeur Raoul Baron

par Etienne LETARD

Evoquer une grande ombre dont je n'ai point connu le vivant personnage, devant un auditoire qui compte quelques-uns des bons disciples du Maître, telle est la mission que m'a confiée l'Académie vétérinaire de France en me demandant de dire ici ce que fut Raoul BARON.

Je ne méconnaissais ni l'honneur, ni la difficulté de cette entreprise. Celle-ci eût pu, plus légitimement peut-être, échoir à un de ses anciens élèves.

Si pourtant je l'ai, de très bon cœur, assumée, c'est, avant tout, parce que j'ai le privilège d'occuper aujourd'hui la Chaire qu'a illustrée BARON.

Et puis, l'œuvre et les méthodes de BARON soulevèrent, à certaines époques, des discussions passionnées. Les critiques violentes ne lui manquèrent pas plus que les éloges les plus flatteurs. Il convenait donc que le soin de faire, en toute indépendance d'esprit, le point sur son œuvre fût laissé à quelqu'un libéré de l'emprise nostalgique des souvenirs de jeunesse trop personnels, et affranchi surtout des résonances envoûtantes d'une parole qui fut, sans aucun doute, prestigieuse. Mais je n'ai point manqué de recueillir les avis, les jugements de quelques-uns de ceux qui eurent le bonheur de le connaître, de le voir et de l'entendre. Je veux mentionner, d'une façon toute particulière, l'aide si précieuse que m'a apportée, avec tant d'empressement, M. Charles LAVILLE, Ingénieur et Biologiste de haute culture, fils spirituel de BARON, qui, ayant vécu de longues années à ses côtés, a saisi les plus fines subtilités de sa pensée, et a mis à ma disposition, en toute objectivité, une documentation d'une richesse incomparable.

Je veux aussi rendre hommage ici à celui qui fut son élève et mon Maître, trop tôt disparu, Paul DECHAMBRE. C'est lui qui m'initia à la doctrine de BARON, et m'inculqua, par son exemple, le profond respect dû à sa mémoire.

*
* *

Raoul, Georges, Alexandre BARON est né à Dreux en 1852. Son grand-père paternel habita durant toute sa vie et fut maréchal-

ferrant à Nogent-le-Roi, petite localité de l'arrondissement de Dreux. Son père, vétérinaire diplômé de l'Ecole d'Alfort, y était installé comme praticien; c'était un homme adroit et inventif qui reçut, en 1860, une Médaille d'or à la Société centrale de Médecine vétérinaire pour la construction d'une machine obstétricale; mais il avait aussi un violon d'Ingres : la sculpture sur bois, et il exécuta des panneaux très décoratifs.

Sa mère, née FOURNY, était fille d'un entrepreneur aisé, de Dreux.

A la suite d'une fièvre typhoïde dont il faillit mourir, le jeune Raoul BARON, alors âgé de 7 ans, fut en quelque sorte arraché à ses parents par sa grand-mère maternelle. Il vécut dès lors auprès d'elle en lui imposant tous ses caprices. BARON, toute sa vie, vouera un véritable culte à la mémoire de cette aïeule dont il a compris le dévouement, et qu'il évoquera dans un de ses livres de philosophie.

A ce même hommage fervent, il associera aussi le souvenir de son père.

A l'Institution Notre-Dame de Chartres, où il fit ses études classiques, BARON fut un sujet brillant. Pourvu très jeune du double baccalauréat de Lettres et de Sciences, il fut envoyé à Paris, en 1870, à la célèbre Ecole des Jésuites de la rue des Postes. Il y suivit le cours de mathématiques spéciales, en vue de se préparer au concours de l'Ecole polytechnique et d'entrer dans l'Armée. Mais s'il eut toujours une sympathie marquée pour les militaires, il sentit rapidement qu'il n'avait pas un net penchant pour la carrière des armes; d'autre part, il était trop indépendant de caractère pour se plier à la dure discipline de la rue des Postes, qu'il abandonna avant la fin de l'année scolaire.

Il entra alors à Alfort, en octobre 1871. Pendant ses quatre années d'études, où il se montra excellent élève, aucun de ses condisciples ne le tutoya. Ce n'est certes pas qu'il fût distant; quelquefois même il prit des initiatives à la tête de ses camarades. Mais il aimait à s'isoler, et cette attitude, jointe à la supériorité évidente de sa culture générale, commandait un certain respect.

Il fut diplômé le troisième de sa promotion en 1875 et proclamé Lauréat. Le premier était Louis RAILLET; le second, Gustave BARRIER.

A cette époque, la carrière de l'Enseignement dans nos Ecoles était estimée comme elle le mérite. Les trois premiers lauréats de la promotion 1875 briguèrent l'honneur de l'aborder et furent agréés. BARON devint l'adjoint du Professeur BAILLET, à la Chaire

de zootechnie, d'hygiène, botanique et zoologie qu'avaient déjà occupée avec éclat DAUBENTON, GILBERT et MAGNE.

En 1878, par suite de la création de nouvelles Chaires, cet enseignement est dissocié et BARON est nommé Professeur à la Chaire d'hygiène et zootechnie. Il obtient ce poste sans concours; en effet, un an auparavant, en 1877, il s'est présenté pour la Chaire de zootechnie de l'Institut national agronomique, en même temps qu'un autre vétérinaire, André SANSON. Par le nombre de points obtenus aux épreuves, il a été classé premier; il a alors été convoqué au Ministère où on l'a félicité de ce brillant résultat, mais on lui a fait remarquer qu'il a seulement 25 ans alors que son concurrent en a 50, avec, derrière lui, un long passé d'enseignement qui mérite sa récompense; puis on a fait comprendre à BARON que, dans un avenir qui ne saurait être très lointain, la Chaire de l'Institut agronomique sera de nouveau libre et qu'on sera heureux de l'y accueillir. On l'a pressé de s'effacer et il n'a pu faire autrement que de s'y résigner. Promu Professeur à Alfort, il reçoit ainsi une compensation.

Avec lui, la Chaire de zootechnie et d'hygiène a conquis, à Alfort, son autonomie. Elle a désormais son budget particulier : il est de 200 francs pour l'année 1882, et va augmenter peu à peu pour atteindre 1.500 francs en 1908, lorsque BARON quittera l'Enseignement. Durant toute sa carrière, il se livrera sans relâche à des activités intellectuelles variées qui lui permettront d'acquérir une érudition considérable, je dirai incroyable, étourdissante. A partir de 1890, il aura comme plus proche collaborateur Paul DECHAMBRE, qui deviendra son élève préféré et sera nommé, quelques années plus tard, Professeur à l'École nationale d'Agriculture de Grignon, où il restera pendant près de 30 ans.

En 1897, la retraite de SANSON ouvre de nouveau la vacance à la Chaire de zootechnie, à l'Institut national agronomique. BARON, en pleine possession de sa maîtrise, approchant de la cinquantaine, se présente, fort de son long passé d'Enseignant. Il échoue, en face d'un autre candidat, dont on peut bien dire, quels qu'aient pu en être les mérites, qu'il ne pouvait vraiment point être de la même classe. Ce n'est pas le lieu de rapporter ici les dessous qui éclairent les raisons de l'échec de BARON : citons pourtant, au premier rang, les manifestations répétées de son indépendance d'esprit, son refus constant de s'inséoder à une chapelle; cela lui a valu des inimitiés solides, même parmi quelques confrères vétérinaires dont l'un a justement fait partie du Jury de Concours, et lui a manifesté, durant les épreuves, une hostilité indéfectible. Cet échec, en apparence sans grande portée

ni signification, eut une influence décisive sur sa carrière. Sans doute, éprouva-t-il quelques blessures d'amour-propre, mais il eut surtout la certitude d'avoir été victime, et d'une promesse non tenue et d'une injustice. On peut bien dire que la période brillante de son existence aura pris fin très peu de temps après. Un deuil qui lui fut particulièrement cruel, le privant d'une amitié intellectuelle à laquelle il attachait le plus grand prix; la déception d'un long voyage projeté pour Hanoï, et manqué par suite de la chute d'un Ministre, voyage dont il attendait au moins l'évasion consolatrice, enfin, en 1903, la mort de NOCARD auquel il était très lié, achèvent de le dérouter. Dès lors, isolé en son laboratoire d'Alfort, il trouve moins de plaisir au travail.

A une vie terne à laquelle il semble maintenant se résigner, ses collègues tentent de l'arracher. Il est appelé à la Présidence de la Société centrale de Médecine vétérinaire en 1906, et, en 1908, à la Vice-Présidence de la Société de Pathologie comparée.

Cette même année, malade, usé, il doit demander sa mise à la retraite; il retourne dans sa maison familiale, à Nogent-le-Roi, où il a encore quelques lointains parents. Il ne passera que quelques mois aux lieux où s'était écoulée sa première jeunesse. Il meurt le 30 novembre 1908, à moins de 57 ans.

*
**

BARON était de taille plutôt petite, mais harmonieusement proportionné et solidement musclé. Il avait un visage aux traits réguliers et purs, un regard clair, un air avenant et de grande simplicité.

Il apportait cependant beaucoup de soin à sa mise, s'habillant chez les grands faiseurs; il bénéficiait du reste d'une aisance de fortune qui le tint toujours à l'abri des soucis matériels.

Devenu homme, il ne connut jamais la maladie, sauf dans la dernière année de sa vie.

Il était doué d'une grande vigueur physique et se montrait très habile, même audacieux, dans tous les exercices du corps, surtout lorsqu'ils exigent plus de puissance que de vélocité: gymnastique en force, épreuves de natation en plongée ou sur de grandes distances dont certaines, en mer, menacèrent de tourner tragiquement pour lui. Il pratiquait l'escrime, l'équitation. Il aimait beaucoup le cheval, et assistait presque chaque année au grand Carrousel de Saumur. Le général JACOULET, avec lequel il sympathisait vivement, avait plaisir à l'y recevoir.

La bicyclette trouva en lui un adepte fervent, à une époque où son confrère DUNLOP, vétérinaire irlandais, n'avait point encore

inventé le confortable pneu. Sur ses exploits sportifs on rapporte d'authentiques anecdotes. A l'occasion d'une visite de CANROBERT à l'Ecole d'Alfort, le directeur RAYNAL avait demandé à BARON d'organiser une séance de gymnastique. BARON avait alors imaginé ceci : faire tenir une solide barre de bois par un camarade athlétique, solidement campé debout sur un tonneau redressé. Aux extrémités libres de la barre, « deux poids légers », dont BARON, devaient travailler en force, exécuter renversements, rétablissements, etc. ; les répétitions donnèrent toute satisfaction au directeur comme aux gymnastes. Le grand jour arrive ; le Maréchal qui a vu tour à tour les hôpitaux, les salles d'études, les laboratoires, se rend au rond-point du parc où doit se dérouler la partie récréative de la visite. On a soigneusement sablé le sol du cirque improvisé. L'exhibition des trois athlètes commence fort bien, mais au moment où BARON exécute un renversement, jambes en l'air, tête en bas, le porteur lâche brusquement la barre, et les évolutions se terminent par une double chute dans le sable. BARON se relève, face tuméfiée, écorchée. Que s'est-il donc passé ? le porteur n'a cédé ni à la fatigue, ni à l'émotion, mais, en saisissant la barre dans ses mains, il n'a point pris garde qu'un gravier s'est glissé entre ses doigts qui, sous la pression des deux corps à supporter, s'est enfoncé dans les chairs douloureusement jusqu'à faire lâcher prise. Telle est du moins la version des causes de l'accident ; quant aux résultats ils sont indiscutables... ; pas de blessures graves, mais BARON s'afflige de voir manqué le numéro qu'il a organisé. Il aura pourtant des revanches et son activité d'étudiant lui vaudra d'incontestables succès.

RAILLIET, dans l'Histoire de l'Ecole d'Alfort, raconte qu'en 1873, RAYNAL eut l'idée de faire célébrer, à l'occasion de la mort de l'ancien Inspecteur général Auguste YVART, un service solennel auquel il invita de nombreuses personnalités du monde agricole ; BARON improvisa la création d'un chœur qu'il dirigea et qui exécuta divers morceaux, parmi lesquels un *kyrie* qui, écrit RAILLIET, fit sensation.

Il fréquentait l'Ecole de gymnastique de Joinville dont il connaissait fort bien le directeur, le Commandant BONNAL qui, plus tard, devait devenir Général et directeur de l'Ecole de Guerre. Un jour, sur l'invitation de celui-ci, BARON, alors professeur, et qui venait de faire son cours à Alfort, monta jusqu'à la grande hune du portique de l'Ecole de Joinville, par la corde lisse, à la force des poignets, jambes en équerre.

La hauteur utile de la corde était exactement de 11 mètres.

L'histoire précise qu'il accomplit cette prouesse vêtu de sa redingote et coiffé de son chapeau haut de forme, tenue vestimentaire que lui imposaient, un jour de cours, une tradition rigoureuse et le respect de sa fonction d'Enseignant.

*
**

De son caractère le trait dominant était la bonté. Il se refusait à faire de la peine à quiconque; aussi, à Alfort, abandonna-t-il rapidement les coteries pour vivre assez à l'écart de la plupart de ses collègues. Il n'eut guère de relations suivies qu'avec NOCARD, puis avec MOUSSU.

A NOCARD il a voué une affection sincère, apparemment payée de retour. A la fin de l'après-midi, les deux maîtres se réunissaient souvent pour converser. Si l'on songe à la qualité de ces deux esprits, on ne peut que tenter d'imaginer la richesse à jamais perdue de leurs échanges d'idées. BARON, comme NOCARD, portait l'enseignement à la hauteur d'un sacerdoce. Les méthodes d'expression et de représentation qu'il créa se proposaient certainement de faciliter la tâche des élèves; très digne, il se recueillait dans le parc quelques minutes avant de faire son cours, sans doute pour arrêter le plan définitif. Il gagnait la salle d'études avec une solennité qui n'était qu'apparente, car l'exposé se déroulait sur un ton familier. Mais BARON y déployait toutes les ressources d'un orateur-né.

Il était fort bienveillant avec les étudiants qu'il appelait ses « jeunes camarades », aimait à deviser avec eux, les accueillait avec simplicité dans son laboratoire, leur rendait volontiers service. Il avait, aux examens, une grande indulgence et sut faire vivante la belle parole de MICHELET : « l'Enseignement est une amitié ».

*
**

J'ai dit que l'érudition de BARON tenait du prodige. J'ai voulu, par égard pour la mission que m'avait donnée l'Académie, et aussi pour mon plaisir personnel, refaire en une seule fois — mettons en quelques semaines — tout ce voyage intellectuel que, depuis quelque trente années, j'avais accompli en plusieurs étapes, pas toujours méthodiques, à travers les œuvres du Maître. J'ai tenté de capter synthétiquement, autant que me le permettaient mes moyens, les formes diverses de sa pensée. J'ai confié mes notes et impressions aux feuilles blanches.

Mais, une fois terminé le travail, il m'a fallu constater que,

quoiqu'on fasse, il est impossible de rappeler, fût-ce sommairement, l'activité intellectuelle si variée de BARON, dans un temps compatible avec l'attention qu'on peut raisonnablement demander, en une séance, à un auditoire.

Il me sera donc interdit d'évoquer aujourd'hui devant vous BARON philosophe, historien, philologue, linguiste et grammairien, littérateur, mathématicien, mécanicien, musicien, cryptologue, adepte des sciences ésotériques, voyageur, et enfin BARON orateur, conférencier.

J'avoue mon vif regret d'être contraint de renoncer à cette partie de mon exposé à laquelle, peut-être par dilettantisme, j'ai consacré le plus de soin et qui m'a apporté le plus d'agrément.

Mais BARON est un personnage tout à fait hors série; c'est pourquoi, contrairement à toute tradition, son éloge, pour employer le terme consacré, ne pourra être que très incomplet. Je donnerai seulement une idée de ce qu'il fut comme zootechnicien, j'ajoute même une idée partielle de ce qu'il fut à ce titre, c'est-à-dire comme morphologiste et, selon l'expression actuelle, comme généticien.

*
* *

La doctrine morphologique de BARON constitue sans doute, dans son œuvre, l'ensemble le plus solide, le plus original, le plus expressif de sa nature et de son génie.

De tout temps, l'homme s'est intéressé à la forme animale; mais les premières études didactiques, vraiment raisonnées, qu'elle suscite se trouvent seulement dans les ouvrages que les Enseignants des Ecoles vétérinaires vont rédiger pour leurs élèves, dès la fondation de ces Etablissements, il y aura bientôt 200 ans. Tels ceux de BOURGELAT, de VINCENT et GOIFFON.

Au cours du XIX^e siècle, de nombreux travaux, s'inspirant le plus souvent des précédents, s'efforcèrent d'établir le Canon de la Beauté chez le Cheval d'abord, puis chez d'autres espèces animales; mais, en réalité, ils ne donnent pas des procédés d'appréciation qui conduisent à une solide connaissance du modèle, tant dans son ensemble que dans son détail.

C'est cette lacune que BARON, toujours épris de pédagogie, s'appliquera heureusement à combler. Il s'érigera en analyste subtil, pénétrant, de la forme, et mettra à la disposition du chercheur et de l'étudiant une méthodologie absolument originale.

Sa doctrine morphologique, selon laquelle sont définis les

types raciaux et sont précisées les conformations souhaitables pour une aptitude déterminée, repose sur l'observation essentielle que les variations morphologiques se manifestent toujours, chez toutes les espèces, en deux sens opposés à partir d'un type moyen que l'on peut considérer comme initial. Ainsi, les variations sont bipolaires, bilatérales. Ce n'est certes pas d'un seul coup que cette constatation, apparemment si simple, s'est imposée à l'attention de BARON, tant au point de vue de la réalité constante des faits, qu'au point de vue de leur portée. Il n'en fait mention, dans ses écrits, qu'une dizaine d'années après son entrée dans l'Enseignement. Il en fera ensuite l'exposé maintes fois au cours de sa carrière, mais ne lui donnera une expression définitive qu'après de multiples retouches; cependant, la doctrine demeurera toujours identique dans son essence.

L'exposé le plus complet est réalisé dans les ouvrages suivants : *De long en large* (1883), *Le signe de Caïn* (1890) et la *Morphologie universelle* (1890); la matérialisation de la doctrine sera apportée par l'*Atlas des coordonnées ethniques* (1895).

De long en large, avec sous-titre : *Essais de philosophie dualistique*, signé Vicomte BRALEDA, pourrait bien être l'ouvrage de BARON qui a touché le plus vaste public. Peut-être cela tient-il à la nouveauté du thème développé; mais peut-être faut-il y chercher des raisons moins profondes : l'évocation et la représentation symboliques du titre, l'introduction, riche de substance mais empreinte d'humour, qui raconte de très amusante façon la naissance d'une conception fondamentale, ou bien l'extraordinaire originalité de la forme de tout le livre.

Voici les premières lignes de dédicace à un personnage supposé :

- « Excellence, ou plutôt Excellent Ami, mon cher Duc,
 « Vous rappelez-vous qu'un soir de l'hiver dernier, la marquise MIRVEITA,
 « votre proche parente, se mit à marcher vivement, d'un bout à l'autre
 « du grand salon rectangulaire, en disant :
 « — Qu'est-ce que je fais là ?
 « — Vous vous promenez de long en large...
 « — Pas du tout. Je ne me promène qu'en long.
 « Pourquoi donc ne pas désigner les choses comme il convient de le
 « faire ?
 « Pourquoi surtout allonger inutilement les locutions ? et vous accusez les
 « femmes d'être bavardes ! »

Sans doute est-ce dans cet ouvrage que se trouvent employées pour la première fois, parmi tant de néologismes, les expressions que confirmera l'usage, dans le langage des morphologistes : « Longiligne » et « Breviligne ».

Voici quelques citations qui expliquent l'objet du travail :

« En dehors des techniques spéciales qui caractérisent différemment
« le dessinateur, l'aquafortiste, l'aquarelliste, le pastelliste, le peintre, le
« sculpteur, le statuaire et même l'architecte, il y a la synthèse concep-
« tuelle et conceptive de la « Forme ».

« Directement réalisée et matériellement construite ou indirectement évo-
« quée, ou fictivement suggérée, peu importe, la Forme jouit d'une auto-
« nomie esthétique en vertu de laquelle les divers artistes plasticiens seront
« toujours condisciples à l'Ecole des Beaux-Arts. »

Et ceci :

« La race, quelle que soit son origine première et sa nature intime, peut
« être envisagée comme un phénomène susceptible de détermination exacte
« et une manifestation reconnaissable dans toutes les espèces zoologiques
« appelées « polymorphes », ce qui veut dire possédant des races distinctes
« plus ou moins nombreuses ; exemple : l'homme et les animaux domes-
« tiques.

« Ce qui fait, avant tout, le caractère reconnaissable d'une race, c'est
« le parallélisme des variations observées, parallélisme en vertu duquel
« tel type de chien est, dans les chiens, ce que tel type d'homme est dans
« l'humanité, ce que tel type de mouton est dans les moutons, etc. »

Ainsi, la doctrine de BARON a une portée très générale. Elle sollicite la confrontation constante des formes et au sein d'une espèce animale et à travers la série des espèces animales, ce qui, à l'épreuve, se révèle extrêmement fécond non seulement pour la stricte appréciation des formes dans chaque espèce, mais pour une vaste conception des problèmes généraux de la Morphologie.

Qu'il s'agisse de faire œuvre d'ethnologue pur identifiant et classant une race, ou œuvre de zootechnicien, qui apprécie, cherche à orienter et à amplifier les aptitudes, on peut distinguer et hiérarchiser trois groupes d'attributs, que BARON désigne sous le nom de : « Coordonnées ethniques » c'est-à-dire raciales; ce sont les Coordonnées :

1° de la Plastique;

2° de la Phanéoptique, soit les caractères fournis par les attributs externes comme la peau, les poils, les plumes, etc.;

3° de l'Energétique, que constituent les vocations, les aptitudes.

En ce qui concerne la Plastique, seule envisagée ici, BARON étudie les attributs suivants :

1° le profil, c'est-à-dire la silhouette;

2° les proportions, ou rapports des dimensions entre les éléments : longueur, largeur, épaisseur;

3° le format, c'est-à-dire la masse, qui se définit par l'ampleur des formes, envisagées dans toutes leurs dimensions.

La mise en évidence des trois groupes de variations essen-

tielles permet d'établir une classification générale des types et des races conformément aux combinaisons multiples qui peuvent résulter de leur association, d'où l'existence de 27 groupes renfermant toutes les formes imaginables au sein de chaque espèce.

L'étude des races nous montre bien que chacune d'elles trouve sa place dans l'un de ces groupes, et que, réciproquement, presque toujours la nature a muni chacun des groupes de quelques représentants.

BARON mettra aussi en lumière les rapports entre « l'entablement » et les colonnes de support. Il oppose, par exemple, « l'entablement lourd » refoulant naturellement en les épaississant les « colonnes de support », style du gros cheval de trait « redondant de Rusticité herculéenne » et « l'entablement léger », délicatement posé sur une colonne élancée, style du cheval de vitesse, « véritable échassier », ou de « l'aristocratique et vaporeux Greyhound ». Entre les deux se place le sujet avec « l'entablement et les membres pondérés », tel le cheval oriental.

Il est facile de comparer chacun de ces modèles à un style architectural. Cette façon « cavalière » de vitaliser les vieux styles, ne peut qu'intéresser les architectes, et, dans tous les cas, éclairer sans contre-dit les artistes animaliers.

BARON a été conduit à créer tout un vocabulaire susceptible d'exprimer, de condenser sa pensée. Il l'a enrichi progressivement, pour mieux faire saisir certains détails, certaines nuances; bien que quelques esprits chagrins, ou insuffisamment instruits, ou mal intentionnés, se soient élevés contre ce prétendu abus des néologismes, on peut dire, en toute justice, que BARON a créé un langage morphologique, suggestif pour qui a été rapidement initié, imagé, simple quoi qu'on en dise, vu la complexité des détails qu'un seul terme parfois est susceptible de rappeler, et enfin se prêtant très heureusement à la classification.

Il l'a composé avec le soin d'un linguiste averti, avec le souci de l'harmonie, de la symétrie, et cela explique pourquoi on trouve parfois deux séries de termes pour désigner les mêmes variations, une série s'inspirant des racines grecques, l'autre des racines latines.

Mais en outre, il va imaginer une « symbolique » lui permettant de figurer un caractère avec rapidité et clarté, de l'évoquer visuellement pour ceux qui connaîtront ce langage conventionnel.

Il part de ce principe que, « d'une manière tout à fait générale, les choses oscillent formellement par plus ou par moins autour d'un centre pris pour zéro ».

Il empruntera donc sa « symbolique » d'abord aux mathématiques; mais il l'enrichira en s'inspirant aussi des Ecritures, de l'Astronomie, de la Musique et même d'autres Sciences et Arts.

Ainsi sera établi un trigramme signalétique fondamental, trigramme aux signes 0, +, —, permettant de figurer les combinaisons multiples que peuvent réaliser, sur un même sujet, les variations inhérentes au Profil, aux Proportions et au Format, associées de façon diverses. BARON résume ainsi l'avantage de cette figuration :

« De ce trigramme, les plasticiens pourront user comme d'une écriture « tachygraphique et, faut-il ajouter, qui est la plus commode et la plus « rationnelle de toutes.

« Elle permet de désigner abrégativement, et de classer rationnellement « toutes les formes brutes ou vivantes que le plasticien philosophe a le « droit, sinon le devoir, de connaître et de décrire. »

Sans doute est-il plus facile de sourire de ces synthèses que d'en discuter le bien-fondé, et c'est à quoi se sont le plus souvent bornés les détracteurs, pour qui tout ce système et les emprunts qu'il fait à des sciences diverses étaient souvent une totale révélation. Mais écoutons ce colloque de BARON et de CORNEVIN le grand zootechnicien lyonnais :

« Mon Collègue et Ami, M. CORNEVIN, a recueilli au cours de ses voyages, « des centaines d'observations sur nos diverses espèces domestiques; ce « n'est pas à lui qu'on viendrait raconter en riant que les types sont des « néologismes purs et simples, bons tout au plus à démontrer que la zoo- « technie d'Alfort est une île de l'Archipel grec. Derrière cette nomen- « clature, il y a des choses, beaucoup de choses.

« Ces vocables-là sont des leçons de choses... »

Et CORNEVIN de répondre : « J'apporterai les faits que j'ai recueillis, et que « je continue à recueillir dans ma carrière de zootechnicien voyageur.

« J'espère non seulement donner la preuve de l'existence des types ici « évoqués, dans chaque espèce domestique ou à peu près, mais montrer le « déterminisme de la formation de ces types et la subordination au milieu « où ils ont évolué. »

*
**

Pour juger des conceptions de BARON sur la morphologie, recueillons maintenant, donnés avec le recul de longues années, les avis de savants particulièrement qualifiés et qu'on ne saurait taxer de partialité de commande ou de bienveillance de circonstance.

Voici ce qu'écrivit en 1937, donc 30 ans après la mort de BARON, le Docteur THOORIS, dans son très bel ouvrage : « *La Médecine morphologique* », et dans ses études : « *D'un Langage morphologique* ».

« Il ne s'agit pas de chercher un langage morphologique permettant aux
« médecins de se comprendre dans leurs portraits parlés. Ce langage nous
« l'avons. Il ne s'agit pas non plus d'améliorer ce langage, puisqu'il a
« atteint d'emblée, dès qu'il a été créé par un vétérinaire, BARON, Pro-
« fesseur à Alfort, sa perfection.

« Le fait que ce langage a été créé par un vétérinaire n'est pas une raison
« pour qu'il soit rejeté par les médecins, puisque son créateur a eu bien
« soin, dans toute son œuvre, de viser l'homme autant que l'animal, et
« de donner ainsi à sa conception un haut degré de généralité. Du reste,
« étant à la fois mathématicien et naturaliste, il allait de soi que son lan-
« gage fût à la fois descriptif et symbolique.

« Ce n'est pas le moindre avantage du langage baronien d'avoir été
« non seulement court et clair, mais encore taxinomique, de sorte qu'il
« nous offre du même coup une langue et une classification, les deux ne
« faisant qu'un.

« Ce langage et cette classification ont un intérêt anthropotechnique fon-
« damental, sur lequel j'insiste depuis 1913, en m'appuyant sur les études
« zootechniques des grands vétérinaires qui ont précédé de plusieurs géné-
« rations les médecins dans l'étude de la forme animale et humaine, à notre
« grande confusion.

« Aucune classification, aucun langage morphologique n'ont dépassé, ni
« même approché la précision, la clarté et la compréhension de l'œuvre
« baronienne. Cette œuvre, dans tout autre pays, eût fait la gloire d'une
« Ecole, mais ici tout ce qu'on ignore ou ne comprend pas est rejeté,
« jusqu'au jour où l'on y revient, mais en biais, pour l'exploiter.

« Comment, ayant eu l'honneur de posséder en son sein un homme de
« cette envergure, l'Ecole d'Alfort n'a-t-elle pas assumé le pieux devoir
« de faire éditer les cours lithographiés de BARON, de l'illustre Maître, pour
« démontrer au monde la priorité du créateur de la langue et de la taxi-
« nomie morphologiques ?

« Cela tient sans doute à notre incompréhension des notions de races,
« à notre esprit métaphysique qui cherche la réalité dans l'infiniment petit
« au lieu d'observer la forme à notre échelle.

« C'est aussi à BARON que revient le mérite d'avoir posé explicitement
« l'analogie entre les deux édifices : monument et animal, faits tous deux
« de support et d'entablement.

« Précisément, en lisant les pages mémorables qu'il a consacrées à cette
« question, dans son enseignement à Alfort — enseignement que j'adjure
« la célèbre Ecole de publier — je pensais à l'Esthétique de SCHOPENHAUER,
« où le philosophe parle des rapports simples entre la charge et ce qui
« la soutient, je veux dire entre les hauteurs respectives du faite et des
« colonnes.

« J'ai essayé de réveiller un de nos grands morts non pas dans un but
« éthique, mais pratique. Voilà un zootechnicien dont la vision a saisi toutes
« les relations linéaires, périphériques et cubiques de la forme, construit
« tous les types possibles, rivalisant ainsi avec la nature, établi la loi
« d'harmonie entre les éléments de la forme animale et humaine. C'est
« un Esthéticien. N'y a-t-il pas là une mine et une source de profits pour
« les peintres et les sculpteurs ? Je demande l'avis des artistes.

« Voilà un généticien dont la doctrine est à l'échelle de notre œil ! C'est
« un Morphologiste ! N'y a-t-il pas là une mine et une source de profits pour
« la Médecine. Je demande l'avis des cliniciens.

« Voilà une Charte de l'Eugénétique, admirable compromis entre l'Utilité et l'Esthétique ! Comment ne pas en retirer les leçons nécessaires à l'exploitation des fonctions et à l'harmonisation des formes ? »

« Il faut rendre à BARON la justice d'avoir mis debout tout un système morphologique qui n'existait pas avant lui, d'avoir créé une synthèse de la forme animale et humaine homogène et conforme au principe de la subordination des caractères, enfin d'avoir amorcé et développé une œuvre vivante qui n'a rien perdu aujourd'hui de sa vérité et de sa beauté, incompris hier, admiré demain, ressuscité enfin des morts, ce qui est le grand signe des précurseurs. »

Et voici, après les citations du docteur THOORIS, ce qu'écrit, en 1949, dans un ouvrage intitulé « *Le Problème racial* » le R.-P. docteur M. VERDUN, ancien Interne des Hôpitaux de Paris, professeur à l'Institut catholique de Paris :

« Nous nous proposons seulement de présenter au grand public, un essai d'analyse et d'interprétation, que nous croyons nouvelles, des variations raciales telles que nous les a suggérées, au cours de nos propres recherches bio-typologiques, la doctrine morphologique du zootechnicien BARON.

« Celle-ci s'applique bien à l'espèce humaine, comme lui-même l'avait indiqué.

« Les variations sexuelles et raciales se réalisent dans l'espèce humaine par les mêmes processus que dans les espèces domestiques. Ces processus ont bien une allure bipolaire comme l'avait démontré Raoul BARON. »

*
**

Je voudrais prouver maintenant, par quelques exemples, empruntés d'abord à la Génétique, de quelle sûreté de jugement BARON a fait preuve à l'égard de quelques questions discutées de son temps, parfois avec âpreté, et auxquelles les connaissances aujourd'hui acquises permettent de donner une réponse rationnelle.

Et d'abord, il saisit beaucoup mieux que la plupart de ses contemporains les notions d'espèce et de race. Il fait siennes les théories évolutionnistes à une époque où elles étaient si combattues, et s'oppose délibérément au dogme des fixistes.

Il rejette sans hésitations la doctrine de la préexistence des races ou des types ethniques, soutenue avec vigueur par A. SANSON. Les races, explique-t-il, se sont formées au sein de l'espèce à une date indéterminée qui peut être très ancienne, mais toutes sont issues d'une souche unique, et l'ignorance des conditions dans lesquelles elles sont nées, n'autorise en aucune façon à penser que, de tout temps, elles constituèrent des groupements séparés les uns des autres.

A cet égard, les discussions si orageuses sur les bœufs à face

courte, dits « Natos », qui eurent lieu au sein même de notre Société, en 1887, et qui nous paraissent aujourd'hui presque sans objet, sont capitales.

Nous pouvons dire maintenant que, de bout en bout, BARON avait raison. Avec l'explication qu'il donne de leur naissance, il frôle le mécanisme de la mutation. Il montre bien que l'anomalie n'est pas due à une contingence survenue au cours de la gestation, mais qu'elle a, comme nous le disons aujourd'hui, une origine germinale.

« On a basé, écrit-il, dès 1890, l'étude des anomalies sur la considération « trop étroite des survivances, comme s'il ne pouvait y avoir rien de nouveau sous le soleil; en poussant cette thèse, on démolit sans s'en douter, « le principe même de l'évolution. »

Ainsi, il met en évidence l'importance, en élevage, des variations, susceptibles de se produire, au sein de l'espèce, à tous âges de celle-ci et même sous nos yeux.

Parmi les tout premiers, avant que la connaissance des lois de MENDEL, redécouvertes en 1900, apporte la démonstration du mécanisme de l'hérédité, BARON a parfaitement compris, dès 1888, que les caractères se transmettaient selon une modalité fixe. Et d'abord, le phénomène de récessivité :

« La transmission aléatoire et discontinue, dit-il, n'est qu'une apparence; « les caractères non transmis actuellement le sont potentiellement. »

Il fait siennes les idées de NAUDIN concernant les phénomènes de disjonction des caractères, et prouvant que le capital héréditaire ne se transmet pas en bloc, ce qui est une conception capitale de la génétique contemporaine. Mais il n'est pas du tout d'accord avec NAUDIN sur ce que celui-ci nomme : « Variation désordonnée ».

En 1890, dans une préface à un travail de Georges VACHER DE LAPOUGE, intitulé : *Les lois de l'hérédité*, BARON écrit :

« Pour mon compte et tout en m'inclinant, avec un grand respect, devant « le génie de NAUDIN, j'ai depuis longtemps protesté contre l'idée de « désordre » attribuée aux manifestations de l'hérédité bilatérale.

« La dysharmonie des métis n'est point « quelconque ».

Cette thèse va du reste être développée par VACHER DE LAPOUGE avec lequel BARON était en complète communion d'idées; elle contient, en vérité, l'énoncé du principe qui a guidé MENDEL dans ses fameuses recherches, à cette époque inconnues, et dans des termes si suggestifs que les fervents de l'histoire des Sciences feront bien de s'y reporter.

On y trouve clairement indiquée la bonne méthode expérimentale, et deviné le principe fondamental de la ségrégation des

caractères sur lequel va s'appuyer, la cytologie aidant, la théorie chromosomique et factorielle de l'hérédité.

Rappellerai-je qu'à une époque où on parlait à peine de sécrétions internes, BARON a montré l'importance de la sexualité en bien des domaines, notamment sur la morphologie, sur les phanères, tous ces attributs visibles, pelage, plumage, qu'il a définis si joliment : Le décor de la forme.

Certains, en présence des modes d'expression de BARON, si imprévus, si inattendus, l'ont accusé de s'abandonner à l'imagination, et de perdre contact avec les réalités. Rien n'est plus faux. Il fut au contraire fort pondéré dans ses jugements et conceptions. N'en prenons pour preuve que sa recherche de la mesure, de la moyenne, de l'équilibre dans la forme comme dans la fonction, d'où la loi de l'optimum, qui complète bien la loi d'harmonicité. Il imposera sa pensée dans une formule à l'emporte-pièce :

« Savez-vous, Messieurs, ce que j'en ai fait de ce 0 moyen, témoignage d'un parti-pris de banalité, de platitude, de ce 0 facilitateur, de ce carrefour à succès ? je l'ai appelé le point optimum. »

Cette loi d'optimum, qu'on devrait appeler loi de BARON, qui revient à sa bouche comme sous sa plume, tel un thème obsédant, il la nomme : *Le principe souverain*.

Elle s'applique à des domaines très divers, à la mécanique industrielle par exemple, comme à la biologie. Dans la construction de la machine que réalise l'ingénieur, les qualités pour l'établissement d'un organe s'opposent souvent à celles que réclame l'arrangement d'un autre organe annexe. Il faut donc faire des compromis, des concessions, pour s'efforcer d'atteindre le maximum, dans chaque réalisation partielle.

De même devra procéder le zootechnicien, ingénieur des machines vivantes. Toute spécialisation excessive entraîne un déséquilibre dans le fonctionnement organique, et souvent même dans la forme. Il s'agira de préciser jusqu'à quel degré de perfectionnement, de spécialisation, l'animal doit être poussé pour rester adapté au milieu, donc pour demeurer dans les normes de l'exploitation économique; il devra, lui aussi, réaliser l'optimum.

Ainsi, BARON, qu'on pourrait considérer comme théoricien pur, a vu de très bonne heure, alors même que les hautes performances étaient loin de ce qu'elles sont aujourd'hui, leur grave danger économique. Les types moyens évoluant autour du 0 théorique seront donc par nature prototypes.

A combien d'erreurs et de déconvenues zootechniques la

méconnaissance de la loi de l'optimum n'a-t-elle pas conduit :

Voici quelques exemples montrant encore chez BARON le sens très sûr des réalités.

En ce qui concerne la production laitière, il insiste sur quelques vérités d'importance primordiale, à peu près totalement inconnues à son époque et qui feront bien lentement leur chemin puisque, aujourd'hui encore, elles sont fort loin d'être partout vulgarisées.

Après GROGNIER, Professeur d'Economie du Bétail à l'Ecole vétérinaire de Lyon, auteur d'excellents monographies sur les animaux domestiques de l'Auvergne, et qui, très certainement le premier en France, attira, en 1837, l'attention sur l'importance du mâle dans l'hérédité des qualités laitières, BARON rappelle ce qui suit :

« L'aptitude a plus de chance de se transmettre indirectement par le « taureau issu d'une souche laitière exceptionnelle que par la mère elle-même. »

Il insiste sur les qualités innées de la femelle laitière qu'on ne saurait apprécier avec sécurité par les seuls signes extérieurs.

« Il ne reste de sérieux, de professionnellement sérieux, dit-il, que le « jaugeage direct. »

De longues années après ces recommandations si avisées, on sait combien, de nos jours encore, le pourcentage des taureaux dits « testés » et des vaches contrôlées en France est peu élevé. Mais BARON n'omet pas cependant le rôle des conditions d'exploitation. Voici par exemple comment il rappelle, en quelques mots lapidaires, originaux, mais exacts, les exigences de l'habitat animal, qui, aujourd'hui encore, apporte tant de soucis aux Pouvoirs Publics :

« Il y a un minimum d'étendue linéaire, superficielle et cubique, au-dessous duquel les animaux ne reçoivent plus leur ration convenable d'air, d'humidité, de chaleur et de lumière. »

En ce qui concerne l'alimentation, il montre l'importance de l'aspect hygiénique trop souvent négligé au profit de l'aspect chimique. Il réprouve l'emploi des aliments de toutes sortes, hétéroclites, bizarres que l'on veut imposer à la vache laitière.

Il écrit :

« Eh bien ! il faut avoir le courage de ses opinions ; je dis carrément, à mon tour, que cette démocratisation à outrance de la production laitière conduit tout droit à la camelote, mille fois pire que la falsification si possible. »

Et voici qui servira à l'éducation du consommateur de 1900... ou même de 1952. BARON proclame que le bon lait est un produit cher, et qu'il faut savoir le payer son juste prix :

« On dépense trop d'argent en objets de luxe, en vêtements princiers, en sucreries extraordinaires, et on cherche du lait à bon marché. J'étais très partisan jadis de ce que j'appelais pompeusement « la cuisine zootechnique ». J'en suis revenu. Pour faire de la bonne cuisine, zootechnique ou humaine, peu importe, il faut de bonnes matières premières, une bonne main-d'œuvre, ainsi qu'un bon outillage. Le reste est du gargarisme. »

« Faire du vrai et bon lait coûte cher; en faire du faux et du mauvais, coûte encore plus cher... à ceux qui le consomment. »

« MM. les producteurs, souvenez-vous que c'est par les laitières qu'elles soient, exploitées n'importe comment, que le lait revient à 2 sous le litre, c'est exorbitant de bon marché, c'est même inquiétant. »

« — Mais avec votre système, Monsieur, il nous faudra le vendre à 9 sous ? »

« — Vendez-le 10 sous, et n'en parlons plus. »

BARON a lutté, il y a un demi-siècle, contre l'entretien de troupeaux disparates comprenant de multiples métis, à valeur économique réduite.

« J'approuve parfaitement les enseignes suivantes: vacheries suisses, vacheries flamandes, vacheries du Cantal, vacheries bretonnes, etc... »

« Ce que je n'approuve point, c'est « vacherie composite » où toutes les bêtes font de l'internationale à outrance. »

Il a été en France, en même temps que SANSON, le pionnier, le vulgarisateur de la méthode des points, aujourd'hui très répandue, pour juger les animaux, et si fructueuse au point de vue didactique.

La méthode des points facilitera la formation des juges compétents et BARON écrit :

« Pour faire de la bonne zootechnie, il faudrait sélectionner les appréciateurs qualifiés, avant de sélectionner les animaux. »

Pour montrer sa connaissance des animaux domestiques, son sens de leur véritable valeur, rappelons-nous son jugement sur la race ovine de la Charmoise. A la fin du siècle dernier, celle-ci est fortement critiquée, et des éleveurs notoires lui contestent la dignité de race. BARON rétablit la vérité, notamment dans une brochure intitulée : *La race de la Charmoise*, publiée en 1896. Nous mentionnons ce travail avec plaisir, car il nous offre aujourd'hui une occasion de rendre hommage à un des plus courageux, des plus magnifiques éleveurs que la France ait connus : MALINGIÉ. Cet hommage, en vérité, s'impose aussi à cette heure, car 1952 marque le centenaire de la mort de MALINGIÉ. Voici que l'année s'achève et parmi ses pairs — s'il est permis d'employer ce mot en dépit de la maîtrise certaine de quelques moutonniers

de notre époque — aucun, du moins à notre connaissance, n'a songé à une commémoration si justifiée.

Aujourd'hui, où la réussite technique de la race de la Charmoise s'avère comme incontestable, il ne faut pas oublier en quels termes catégoriques BARON l'a défendue, il y a 60 ans, contre ses adversaires. Il montre l'œuvre des moutonniers français que ne doit point éclipser celle des moutonniers étrangers.

« MALINGIÉ, proclame-t-il, est le plus grand métisseur de l'univers; il « a réussi l'obtention de métis à faciès uniforme et n'est-ce point là le « critère par lequel la race s'affirme ou se confirme. »

*
**

Ainsi, en toutes choses, pour juger les hommes, ou les théories; ou les réalisations, BARON a fait preuve d'un esprit critique singulièrement avisé.

Il a toujours vu juste.

Il ne s'agit bien sûr pas d'une simple intuition. Pour que celle-ci y suffise, la matière appréciée est trop délicate.

BARON aura eu surtout comme atouts sa prodigieuse culture, une connaissance parfaite des éléments de la cause, la patience dans la recherche et l'observation personnelles, puis la méditation, la réflexion prolongées.

*
**

L'œuvre écrite de BARON est important par l'originalité des thèmes qu'il développe et par la richesse d'une substance singulièrement condensée; presque tout y est de lui-même; tout y est nouveau, au moins par la forme de la présentation.

Il n'a point composé un ouvrage synthétique donnant un exposé d'ensemble de ses conceptions si généralisatrices, ce qui l'eût entraîné bien au delà des frontières de la zootechnie.

En ce qui concerne celle-ci, nous possédons quelques documents essentiels; un bel ouvrage: *Les méthodes de reproduction*, édité en 1887, et qui fut à l'origine de l'amitié qui le lia à Alfred GIARD et à Frédéric HOUSSAY. Sous son nom, ou sous des noms d'emprunts, il publia quantités de livres ou brochures, parmi lesquels nous citerons comme particulièrement typiques: *Le Verbe* (1884), *De Long en Large* (1885), *Le Signe de Caïn* (1893), *La Morphologie universelle* (1893), *La Patrie, La Langue maternelle* et *La vraie Religion* (1894), *Etudes sur les Croisements humains* (1898), *La prise de Babylone* (1900).

Beaucoup de ses conférences faites dans des sociétés scientifiques très diverses, ou dans les concours agricoles de Paris

ou de province pour lesquels l'Inspecteur général d'Agriculture MENAULT lui demanda très souvent sa collaboration, ont été aussi éditées.

Il a donné des articles à maints journaux scientifiques, et il a rédigé, dans la « Zootechnie générale » de CORNEVIN, l'important chapitre sur la production du travail.

Mais, peut-être ses cours polycopiés constituent-ils le document le plus précieux pour connaître le développement de ses conceptions zootechniques et pour comprendre comment il utilisait les ressources extraordinaires de sa culture générale. Nous possédons, en effet, plusieurs éditions de ces cours, car nul ne fut, plus que lui, hostile à l'immobilisme pédagogique. Une des dernières éditions fut recueillie par ses élèves : DAROU, SEVILLA, CACHEMBACK, dont les noms sont assez chers à notre profession, pour que nous puissions dire que les disciples les plus attentifs de BARON surent plus tard faire honneur à leur Maître.

La notoriété dont il jouissait dans les milieux scientifiques avait conduit la librairie DOIN à se le réserver comme directeur de Bibliothèque, dans la section « Génie rural » de son Encyclopédie scientifique.

Des relations scientifiques suivies s'établirent entre BARON et de nombreux savants parmi les plus réputés de son époque; il a fréquenté, parfois assidûment, de grands maîtres: Paul BERT, Albert GEOFFROY-SAINT-HILAIRE, Jules VESQUE, Alfred GIARD, Frédéric HOUSSAY, Jules MAREY, Edmond PERRIER, le docteur ROUX, le docteur CALMETTE, les mathématiciens Charles LOISANT et Maurice d'OCAGNE. Il était tenu en haute estime par ces savants, et tous, connaissant ses écrits, sa doctrine, sa culture, le traitaient comme un de leurs pairs. Dans ce qui demeure de son courrier on retrouve, relatives à divers sujets techniques ou scientifiques, des lettres de Camille DARESTE, de LAULANIÉ, à qui BARON, pastichant RABELAIS, avait écrit en vieux français; de Denys COCHIN, d'Emile THIERRY, du Général BONNAL, de Frédéric REGAMEY, de Georges de LAPOUGE, d'Emile DODILLON, vétérinaire et homme de Lettres, qui le félicite d'un de ses ouvrages « pour tout ce qu'il dit et tout ce qu'il murmure ».

Lisons le début d'une longue lettre que lui écrit, en 1887, GIARD, alors Professeur à l'Ecole normale supérieure, avant d'être Professeur à la Faculté des Sciences de Paris.

« Cette lettre va vous paraître bizarre. Vous ne me connaissez sans doute pas, et, avant-hier, j'ignorais votre existence. En passant par les Galeries de l'Odéon, j'ai ouvert votre livre : *Méthodes de Reproduction*. Je me

« suis bien vite aperçu que je devais le lire, et m'étant payé ce plaisir dans la soirée, j'y ai consacré la moitié de ma nuit. J'écris peu, ne vois personne et suis plus enclin à la critique qu'à la louange, mais je n'ai pu résister au désir de vous dire la reconnaissance que je vous ai pour tout ce que vous m'avez appris. Depuis DARWIN, depuis *L'Origine des Espèces*, je n'ai rien lu qui m'ait fait autant penser. »

Il y a sept pages d'une écriture fine et serrée. Et GIARD proclame lui-même qu'il écrit peu. Tirons en la conclusion, et livrons cette missive à la méditation des détracteurs de BARON, alors âgé de 35 ans.

Voici, pour terminer, une lettre écrite en grec, de la main même de BARON, quelques jours avant sa mort. Elle fut adressée à un jeune lycéen, faisant ses études classiques : M. Edmond DECHAMBRE, fils du professeur Paul DECHAMBRE.

J'en donne la traduction.

« Cher Monsieur et cher Ami,

« Voici une lettre que je vous écris à la demande de votre père qui vous entoure de soins et d'affection.

« Et moi-même, tel un second père, je ne suis pas moins attentif à votre avenir.

« J'aurai peu de chose à vous recommander, si vous-même vous montrez du zèle et de la bonne volonté.

« Honore et aime tes parents,

« Aime ton prochain comme toi-même,

« Aime ta Patrie plus que toi-même,

« Sois juste, sois sincère,

« Je vous embrasse de tout cœur.

Raoul BARON.

Ραδδελος Β πατρ

Voilà les vérités si simples qu'à l'approche de la mort BARON a tenues pour essentielles.

Que dire de plus élémentaire, de plus clair, de plus nu, de plus dépouillé?

Je demande à ceux qui n'auraient pas aimé BARON tel qu'ils l'ont cru connaître à l'apogée de sa carrière, de bien vouloir le juger sur son dernier message.